

18 Fév. 45

ANDRÉ GIDE :

## Interviews imaginaires

Durant ces années d'asphyxie, j'imaginai, pour le temps où la respiration serait redevenue libre, une enquête parmi la jeunesse intellectuelle : « De quel secours, dans l'épreuve, vous ont été vos maîtres à penser ? »

Je ne préjugeai point des réponses. Encore maintenant, j'ignore ce qu'elles seraient. Mais il me semble que l'expression du sentiment qui pouvait être celui de tant de jeunes gens accablés par le désastre le trahirait quelque peu. L'écriture oppose la promptitude de l'esprit à la faiblesse de la chair. Aussi bien cette promptitude pousse-t-elle l'esprit à tôt oublier ses désarrois et qu'il supporta sa part des lassitudes charnelles. Le moindre tremplin l'aide à bondir, la moindre lueur lui ouvre le souterrain. Aujourd'hui que les contraintes sont levées, il ne va pas jusqu'à nier qu'il fût jamais en danger, ni qu'il souffrit de famine ; mais l'espèce d'insatisfaction que lui laissèrent, certains jours, des nourritures auparavant tellement prisées par lui et soudain mal accommodées, inappropriées à ses besoins, cette insatisfaction, je doute qu'il l'avoue. Je ne serais pas surpris si la majorité des questionnés répondaient : « Nos maîtres, sauf de très rares exceptions, ne nous ont pas déçus. Nous les savions vigilants, alors même qu'ils se taisaient. C'est cette vigilance sur quoi se modela la nôtre, qui nous fut le meilleur secours. Par elle, ils nous enseignaient que l'esprit traverse, impavide, les orages, qu'il en sort victorieux et qu'on le retrouve inchangé. »

Je ne serais pas surpris d'une telle réponse pour les raisons que j'ai dites. Cependant, il s'en faudrait de beaucoup qu'elle contentât le souci caché dans ma question : les maîtres, j'entends les écrivains par qui la jeunesse intellectuelle se montre le plus volontiers influencée, l'avaient-ils fournie en règles de vie capables de l'empêcher de perdre cœur à l'heure où, aux yeux de beaucoup, le sens même de la vie était mis en cause ?

Dieu me garde de rouvrir la querelle dite des « mauvais maîtres », engagée de travers par les médiocres tenants d'un faux ordre moral. D'ailleurs, ma demande ne se conçoit qu'en Français ; je veux dire : en France seulement l'écrivain est à ce point chargé de responsabilités, en dépit de la gratuité qu'il revendique pour son art. Il ne s'agit pas uniquement de responsabilités civiques, — et s'il inclinait à les méconnaître, les événements récents les lui rappellent. Il s'agit aussi de responsabilités morales. Qu'il se prétende artiste et rien de plus, on ne le croit pas ; il s'inflige à soi-même de constants démentis.

Je ne cesse de penser à M. André Gide en écrivant tout ceci. Maître dangereux pour la jeunesse — mais non pas tel que feignirent de le désigner ceux qui ne l'avaient pas lu et qui lui interdirent ridiculement de prononcer une conférence de pure exégèse littéraire ! — et grand artiste, il argue de cette dernière qualité seule pour récuser la première. A l'entendre, ses livres ne sont que des œuvres d'art qui réclament d'être jugées à ce titre et sans égard aux intentions ni aux conséquences. Ce disant, il se blouse ou nous blouse. Mais la moindre œuvre de M. André Gide, à plus forte raison sa complexion intellectuelle, ne nous tiennent pas quitte avec quelques lignes. C'est faute de pouvoir, en si peu d'espace, traiter dignement un ouvrage pourtant d'une modestie relative, comme les *Interviews imaginaires* (Gallimard, éditeur), que je me borne à des considérations générales qu'il m'a inspirées. Car ces interviews — où M. André Gide joue les deux rôles, pour la délectation de son intelligence et de sa nature multiformes, où il fait dialoguer les divers possibles qui coexistent en lui — ont été publiées par le *Figaro* en zone Sud. Il n'y est question — cette fois, c'est exact — que d'art, de littérature, notamment de poésie et de problèmes du langage. L'événement, l'occupation, l'oppression, les privations et même la Révolution nationale ne transparaissent qu'en allusions ironiques. Or, voyez comme l'esprit, parfois, se contente de peu ! Je demande pardon à M. André Gide pour ce « peu ». Il signifie que ces spéculations désintéressées, quand nous les lûmes, nous parurent une résistance à l'étouffement. Et maintenant, on s'étonne, en relisant, d'attendre un cri, moins que cela, un soupir échappé à ce vieux cœur ; et de l'attendre en vain.

LUC ESTANG.

18 Fév. 45